

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 27

Artikel: Quand on s'y met même, on voit bien !
Autor: Gédéon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223997>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



LA BALLA DE MAODON

LA a pè Mézire onna lurenna que fâ corre li dzein du on par de senanee. N'è pas l'embarraas, mà po onna fémalla que l'a dâi martchand, eh bin ! stasse l'ein è iena. L'è veré que l'a dâi djoûte à remolâ, l'è bon ! et onna voix que pâo maney d'amom, d'avau, de veint, de bise. Dâi iâdzo, ie monte avoué sè tsanson asse hiaut que la pequa dâo motâ. Dâi z'autro, ie redêcheint tant que vè lè fenêtre dâo pâilo d'avau, et pu r... onn'eimmadâie et... bzzt... la vaitec aguelya su lè niole, et pu redêso, r'amon, r'avau, quemet dâi riondaine que sè corattant devant de lâo z'allâ reduire. N'è pas de dere, mà po tsantâ, l'onna voix, que, rein que de l'ôtre, onna balla-mère âobllierai de remauffâ son biau-fe.

Adan, cllia balla de Mâodon, que dêmâore pè Mézire, l'a on père que tint on cabaret. Lâi vant ti po la tsermallâre. L'è tot po rein, à cein que paraît. L'a on boun'amî que l'è lo valet ào notero. Sant tant cinfarattâ l'on de l'autra que lâi pouant pe rein mé teni et que sè mâyant ein catson. Faut vo dere que dein clli teimps lâi avâi pas tant de elliao pétabosson et lè z'affére allâvant pe rido qu'ôra.

Seulameint, a-te que ! N'ant pas ouza racontâ elliao z'affére ào vilhio père à la Zabi,¹ — l'è dinse que l'avâi à nom. D'ailleu, lo notero lè z'arâi cresenâ à tot fin. Sant dan zu fêre à la catse dein on boù et sè sant perdu. La Zabi l'a vu dâi pôute bîte de tote lè sorte, sein comptâ lè grellet et lè châotèri et, ma fâi, l'a pliantâ quie son Alebè et l'è zuva apprendre lo mett de tsantâosa pè Venise. Per lè, l'a pardieu bin gagnâi quelque batse. L'è veré que l'a bin réparmâ² et que son Alebè n'etâi pas quie po tot lâi rupâ à mésoura.

Tandu clli teimps, l'étant ti ein niéze pè Mâodon po la politiqua. Lo notero, que fasâi tant son fiéraud, l'a étâ dégommâ de syndicte. Et pu rinâ à tsavon, que l'a faliu tot subastâ et tot veindre. Et justameint à clli momeint la Zabi l'è reveniâte de l'étranzâ avoué atant d'erdzeint que lè tsin l'ant de pudze. Vo mèderâ pas que lâi a pas on bon Dieu po arreindzâ lè z'affére, mà po arrêvâ ào bon momeint, pouâve pas mé. L'a misâ l'ottô à son biau-pâre. Et pu que l'a payâ rique-raque sein pî eimpontâ on étui ào Crédit foncié. L'â zu adan la tchance de retrouvâ son Alebè. Stisse l'parâ bin volui être recrutâ dein lè carabiné, mà fasâi adâ tsiga³ et s'etâi met à bâire po fini. Vo dio dan que l'étai lo fin momeint de s'etrouvâ sein quie lè z'affére l'arant pu mau verâ. N'è pas fauta de vo dere que sè sant remolâ et tchuffâ à rebouille-mor et que sant tî lè doû rido benhirâo, l'Alebè et sa galéza Zabi.

L'è su que lè z'affére l'arant pas tant traînâ se lâi avâi pas zu per l'na fémallâ que lâi desant la Creblietta. Stasse, lo bon Dieu la bène ! L'arâi fé battre duve montagne. Adî ài fenêtre à reliquâ et à assorolhî po portâ lo fû et

l'iguie.⁴ Quinta dzappa, tot parâi ! Po fini, l'ant einvouyâ pè Lucein. Olliâo poûre dzein. Vant appreindre à la cugnâitre, allâ pi !

Mâ, ion que sarâi 'na brava dzein se sè soulâve pas âi vôte l'è on certain Isidore. Po pêcheu, l'è estra et po rebrickâ ein a min à li. Damâdzo que sè soulâ, vo dio.

Et po ein reveni à cllia galéza Zabi de Mâodon, paraît qu'on pâo la vêre lo dégando et la demeindze oncora quoaque coup pè Mézire. Se vo lâi allâ, dite-mè oquie et revê avoué vo.

Marc à Louis.

¹ Isabelle ; ² économisé ; ³ il manquait la cible ; ⁴ rapporter le bien et le mal.

QUAND ON S'Y MET MÊME, ON VOIT BIEN !

SY a de ces gaillards qui ne peuvent pas dire seulement trois ou quatre mots sans vous mettre un juron avec. Pour sûr que ça n'est pas une belle habitude. Ça montre tout de suite qu'on n'a pas eu d'induction ou bien qu'on n'a pas profité.

Mais quand même, y a des moments qu'on ne peut pas se retenir de sacrer tant soit peu. C'est comme la vapeur quand y en a de trop dans une mécanique : il faut que ça sorte ou bien que ça saute. Alors ils ont donc inventé des sortes de sifflets qu'ils leur z'y disent des soupapes. Au moment qu'on n'y pense pas, ça vous fait des siclées du diable, qu'on serait pour s'épouvanter. Mais il faut connaître les choses : si ça ne siclait pas, tout partirait en briques, non pas que comme ça il n'y a pas de risques.

Et bien ! des fois qu'y a, si on ne jurait pas un tantinet on serait presque pour faire un mauvais coup. Et pour ça on est tous les mêmes, seulement qu'y en a qui raffinent, les autres pas. Y en a qui disent : « Charrette ! » et puis ceux qui disent... enfin, oui, un mot qui rime avec vergogne. Il vous faut le trouver tout seul, je n'ose pas l'écrire. Dans la bonne société on dit : T'enlève ! Te confonde ! Te borlâ pi ! mais les mal embouchés, ils n'ont point de respect ni pour le bon Dieu ni pour rien. Enfin, suffit que tout le monde a son langage, mais ceux qui n'ont jamais juré, on n'en pourrait pas faire une tant forte enhâtelée.

Il paraîtrait que c'est encore aux charretiers que viendrait le bouquet pour sacrer souvent et longtemps, avec les plus belles séries. J'ai quand même idée que ces gros qui vont sur les automobiles en peuvent défilier aussi d'assez jolis chapitres quand ils manquent le décontour ou qu'y a dans les roues quelque chose qui pète. Ils ont beau se tenir dans des peaux de bêtes, non pas dans des roulières, ils n'ont pas toujours la langue si pouinette que ça. Et puis quoi ? à leur place on ne l'aurait peut-être pas non plus tant pâteuse. Mêmes des ministres qu'y a, quand ils sont bien contrariés, ils te vous lâchent de ces mots que bien sûr ils ne les mettraient pas dans le sermon du Jeûne.

Ecoutez-voir plutôt laquelle est arrivée au ministre de Granmoûti, que c'est donc un village par le pied du Jura. Il avait assez l'habitude, quand il faisait le catéchisme, de bien recommander aux jeunes gens de ne pas imiter les vieux qui, ma fi ! dans cette paroisse, juraient tous que des diables. Ils étaient comme le tonnerre, quoi, toujours à ron-ner. Adone, un jour

qu'il allait voir des gens d'en amont du village, comme il te montait la charrière, faut-il pas qu'il rencontre le Jules à l'asseuseur, un garçon sorti des écoles deux ou trois ans d'avant, et qui était en train de toutes les dire à son cheval.

— Mon ami, qu'il lui fait, ça me fait peine t'entendre jurer ainsi. Tu peux compter que ça n'est pas un langage pour un chrétien.

— Nom de sort ! que lui répond Jules. Cette poison de Bron ne veut pas en avant. Il faut bien, à la fin, lui faire comprendre les choses.

— Oui, oui, mais ça n'est pas ainsi qu'il te faut faire. Il te faut le prendre par la douceur, non pas. Ça veut bien mieux te réussir que toutes ces vilaines raisons.

En entendant ça, mon Jules, qui était déjà passablement impatienté, ne fait ni un ni deux : il te lui tend son fouet, te le lui plante dans les mains :

— Vous croyez, Monsieur le pasteur? Eh bien, essayez-voir.

Et voilà le ministre qui se met à flatter le Bron, à lui dire des jolis noms avec des encouragements :

— Allons, ma brave bête, un petit coup de collier !... Hue Bron !... Hue donc, vieux camarade ! Tu auras de l'avoine.

Mais mon Bron qui s'était coté se cramponnait des quatre fers. Vous auriez eu plus vite fait d'emmoder une souche. Tant y a qu'après un moment, le ministre a commencé à venir tant soit peu nerveux.

— Ah mais !... ah mais ! cet animal est donc pire qu'une bourrique ! Il faut bien employer le fouet. Hue donc ! hue Bron !... Et cllin et cllia... et en veux-tu encore, sacré bidet de la metzance ? Hue donc, mille tonnerres !... Eh ! que le diable emporte si on le dévisse de là !

Vous pouvez vous penser si Jules se faisait du bon sang ; rien qu'à voir ce commerce, il s'était remis tout de bonne. Et donc, quand le ministre a été assez en colère, il s'embrye à lui dire :

— Sauf respect qu'on vous doit, Monsieur le pasteur, il me semble que vous jurez aussi.

L'autre s'est arrêté du coup, avec l'air tout mordet, mais le moment d'après, ils se sont tous les deux éclaffés de rire.

— Il te semble que j'ai juré, qu'a dit encore le ministre... Ça peut bien être vrai. Tiens, mon Jules, reprends ton fouet et jure à ton contentement. Je vois bien que des fois, il faut !

Gédéon des Amburnex.

A cheval sur les mots. — J'espère, colonel, qu'à notre prochaine fête nous aurons le plaisir de votre compagnie ?

— Madame, je commande un régiment et non une compagnie !

SOUVENIRS D'UN LYCÉEN

MDaniel Halévy, compagnon de Marcel Proust, rapporte, dans *Candide*, un souvenir de jeunesse du grand écrivain :

« Je me souviens d'une aventure que nous cûmes ensemble, et il faut que je la raconte, que je la tire de cette ombre intérieure où sommeille tant de passé. L'ennui, c'est que dans cette ombre les êtres se lient aux êtres, et qu'on ne peut en évoquer un sans être aussitôt sollicité par